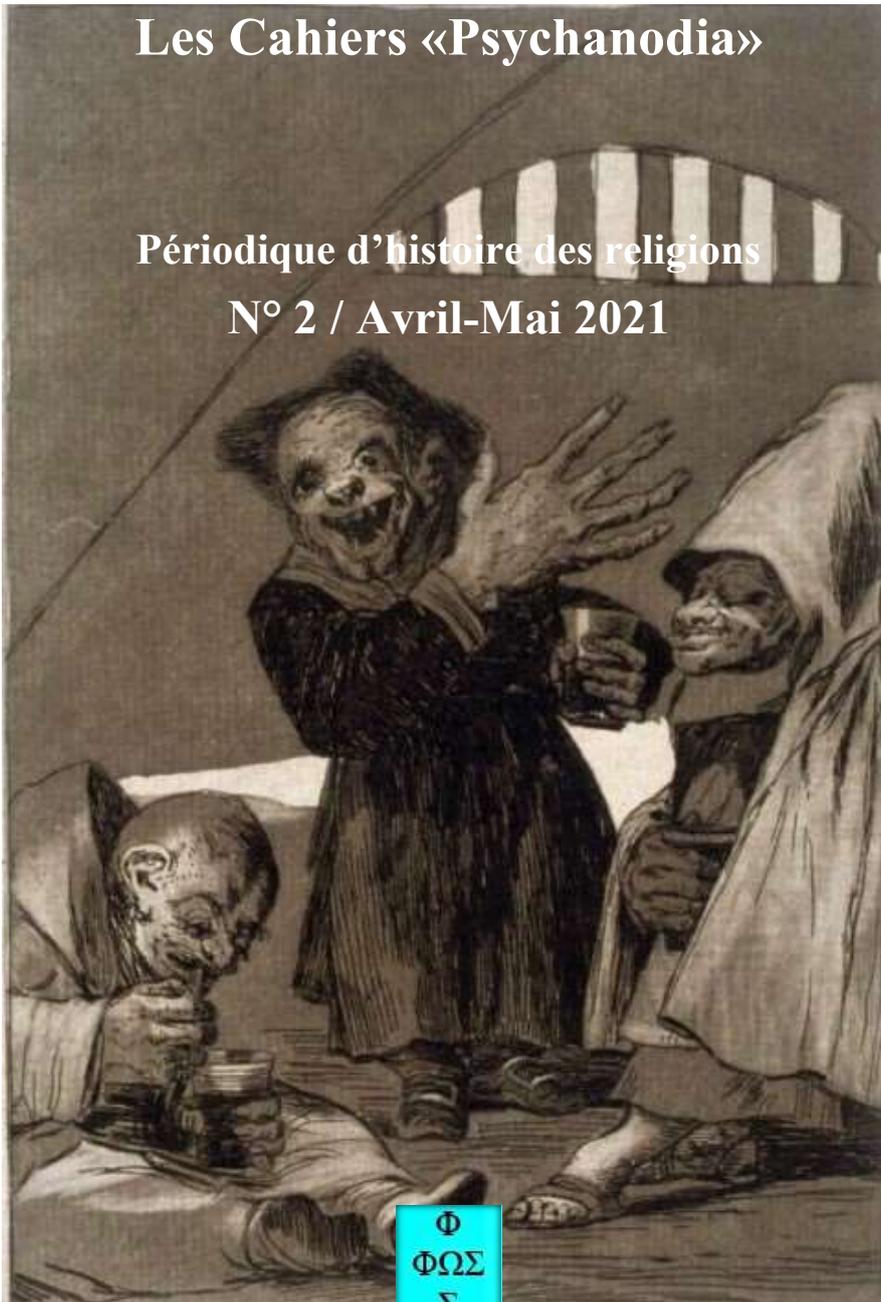


Les Cahiers «Psychanodia»

Périodique d'histoire des religions

N° 2 / Avril-Mai 2021



Les Amis de I. P. Couliano

Couverture : Francisco Goya, Capricio n° 49, Duendecitos  
(Hobgoblins), 1799.



Les Cahiers «Psychanodia»

N° 2 / Avril-Mai 2021

**Ara Alexandre Shishmanian**

*Trois crimes d'état.*

**Les assassinats de Mihai Eminescu,  
Nicolae Labiş et Marin Preda.**

**Résumé en français  
par Dana Shishmanian**

**III. MARIN PREDA**

Les Amis de I. P. Couliano

PHOS Online

2021



**Marin Preda (1922-1980)**

(<sup>1</sup>)

(résumé)

Ce livre est né de ce genre de circonstances personnelles qu'on a tendance à nommer destin : un hasard qui semble anodin mais qui finit par faire de vous ce que vous êtes (comme par exemple le moment précis où vous vous engagez à traverser une rue, de manière à vous retrouver face à face avec quelque connaissance qui vous amène, par le simple fait de lui dire bonjour, à faire un choix dont dépendra toute votre vie future).

À l'origine du présent livre il y avait un simple article<sup>2</sup>, publié, amputé de deux tiers par la rédaction, dans une revue littéraire de Bucarest, lors de l'hommage rendu à l'écrivain Marin Preda, le plus grand prosateur roumain d'après-guerre, disparu le 16 mai 1980 dans des conditions plus

---

<sup>1</sup> Quelques infos pour le lecteur français : Marin Preda, né le 5 août 1922 à Siliștea Gumești, village situé en pleine campagne valaque, est décédé de « mort violente » (comme l'atteste le rapport médico-légal découvert dans des archives presque vingt ans plus tard), le 16 mai 1980, trois mois seulement après la parution de son dernier roman, en trois volumes, *Le plus aimé des terriens*. Il était directeur de la maison d'éditions Cartea românească (Le livre roumain), mais n'avait jamais accepté de fonction dans le parti communiste ou dans quelque organisme d'État. Toute son œuvre romanesque – à commencer par la fameuse saga familiale *Moromeșii* (en 2 parties), en passant par *Intrusul / L'intrus* (l'équivalent roumain de *L'Étranger* camusien), *Marele singuratic / Le Grand Solitaire*, *Delirul / Le délire*, *Viața ca o pradă / La vie telle une proie*, et en aboutissant au *Cel mai iubit dintre pământeni / Le plus aimé des terriens* – relève d'une vision critique de la société roumaine d'après la seconde guerre mondiale, avec des références directes et virulentes au régime communiste, dans toutes ses phases et hypostases, notamment les atrocités commises par la Securitate et la vie dans les prisons et les camps politiques, qu'il fut le premier écrivain roumain à dépeindre dans une œuvre publiée en Roumanie même (le roman *Ostinato* de Paul Goma était paru à l'étranger, en 1971). Son œuvre est assez peu connue en France. À part quelques nouvelles, de ses grands romans ont été traduits en français *Le Grand solitaire (Marele singuratic)*, par Claude B. Levenson, 1975, *L'intrus (Intrusul)*, par Maria Ivănescu, préface de Cezar Ivănescu, 1982, et *Les Moromete (Moromeșii)*, par Maria Ivănescu, préface de Mihai Ungheanu.

<sup>2</sup> Il s'intitulait *Analiza literară / L'analyse littéraire*, mais seulement un tiers a été publié, sous ma signature Alex. Șişmanian et sous le titre «Proză și luciditate» / Prose et lucidité, dans la revue *Luceafărul / L'étoile du matin*, an XXIII, n° 37 (959) / 13 septembre 1980, p. 3.

tragiques que douteuses. Conditions sur lesquelles j'avais reçu (par le hasard d'une rencontre fortuite !...) un témoignage unique, qui allait jeter une autre lumière sur cette ténébreuse affaire (j'y reviendrai).

J'ai par la suite ressenti le besoin d'explorer en profondeur les mécanismes, motivations, et effets des crimes commis à l'encontre d'écrivains en prise avec le pouvoir en place, notamment en Roumanie, un pays qui a peu connu la démocratie – et ce fut ainsi que naquit ce livre. Mais sans doute, la question de la censure, de la mise au ban de la société, de la persécution, pouvant aller jusqu'à la suppression physique, à l'encontre du porteur d'un verbe protestataire ou tout simplement véridique, ne s'est pas posée uniquement pour les régimes totalitaires ou considérés comme tels.

### Un témoignage personnel

En reprenant, près de 40 ans après, mon article sur Marin Preda, que j'ai retrouvé (par hasard !...) lors d'une visite obligée à Bucarest, à la mort de mon père, en août 2017, je me suis remémoré avant tout la vue du cadavre de l'écrivain exposé dans la rotonde du Musée de la Littérature Roumaine avant l'enterrement. J'y étais présent.

*« Au visage blanc, les dents serrées, le regard raidi en direction du catafalque, un jeune homme s'était figé au milieu de la salle mortuaire. Ils lui ont demandé de poursuivre son chemin, ne pas bloquer le passage, il ne semblait pas entendre ce qu'on lui disait. Ils lui ont demandé qui il était, aucune réponse ; ils ont essayé de le bouger, cela semblait impossible. Je lui ai demandé alors s'il tenait absolument à rester là. « Oui ! » Au cimetière, près de la tombe, je l'ai revu dans le même état hypnotique, restant parmi les tout derniers. » (Radu F. Alexandru, "Remember", dans *Timpul n-a mai avut răbdare: Marin Preda / Le temps n'a plus patienté* : M.P., éd. Cartea Românească, 1981, pp. 433-434).*

C'était moi, le jeune homme « *aux dents serrées, au regard raidi* », « *figé au milieu* » de la rotonde du Musée de la littérature roumaine, où l'on avait en dernière instance décidé d'exposer le corps – et non à l'Athénée, ou à la Grande Assemblée Nationale, comme il était initialement question. Les organisateurs de la macabre cérémonie des adieux – les mêmes, sans doute, que les organisateurs de l'assassinat qui avait produit ce « corps tel une proie », tant il était visiblement abîmé – veillaient avec sévérité à ce que rien ne déborde ; chaque « visiteur » devait faire le tour de la pièce, et sortir aussitôt. Moi, j'avais réussi à faire le tour deux fois ; non par macabre curiosité mais pour m'assurer que j'avais bien vu ce que j'avais vu. Alors à la troisième rotation, je me suis figé devant le cadavre.

J'étais choqué non pas tellement par le corps – comme rétréci, diminué, enfoncé dans le cercueil trop grand – que par le visage, abondamment maquillé d'une couche épaisse de poudre rose, tel un masque mortuaire,

## TROIS CRIMES D'ÉTAT : MARIN PREDA

qui laissait pourtant encore mieux apparaître une tuméfaction d'un diamètre d'environ 3 cm sur la pommette gauche, une autre, au niveau de la lèvre supérieure gauche, qui semblait comme écrasée contre le maxillaire ; enfin, le front semblait aussi, du côté gauche, contusionné. Très abîmé, l'homme avait manifestement été roué de coups violents dont on pouvait supposer les dégâts sur le corps, d'après les traces visibles, en dépit du maquillage, sur le visage.

Étais-je le seul, dans la salle, à remarquer l'horreur de cette mise à mort ? La morosité sourde, le silence pesant – aucun discours de circonstance ! –, une certaine tension palpable dans le public, une nervosité manifeste chez les organisateurs, prouvaient le contraire. Pourtant, personne n'osait le moindre geste de protestation. En m'immobilisant près du cercueil je faisais instinctivement acte de résistance. Et aucune des interventions du « service d'ordre », avec des menaces chuchotées, ne me fit bouger. Alors, le public, par solidarité, se figea aussi : la rotation autour du catafalque s'arrêta. Et pendant de longs moments tout le monde a contemplé le visage de l'écrivain, défiguré.

Au cimetière, le public était nombreux, par contre, peu de personnalités : les gros légumes culturels brillaient par leur absence, et l'hommage prononcé par le président de l'époque de l'Union des écrivains, D. R. Popescu, un mélange de chagrin et de peur, fut minime. Un groupe de personnes inconnues de moi est resté longtemps après, et en me rapprochant d'elles, j'ai entendu une vieille femme à l'aspect paysan dire simplement : « *Preda a été tué parce qu'il a voulu dire la vérité* ». Qui était-elle ? En tout cas, je n'aurais pas pu mieux le dire, en pensant à ses romans, et surtout au dernier, *Le plus aimé des terriens*, paru trois mois auparavant, qui dévoilait l'insanité du régime communiste en Roumanie.

À ce souvenir personnel, indélébile, s'ajoute une relation du philosophe, philologue et poète Petru Creția (1927-1997), rencontré (par hasard...) le jour même où a été annoncée la mort de l'écrivain, le 16 mai 1980. J'ai croisé Petru, ce jour-là, vers la fin de la matinée, sur l'avenue Victoria, juste devant le siège de l'Académie roumaine, qui abritait la bibliothèque où, quelques années auparavant, j'avais travaillé sous sa responsabilité pour l'édition des Œuvres de Mihai Eminescu, en réalisant la bibliographie du volume VII (*La Prose littéraire*). Mon travail une fois accompli, j'avais été contraint de quitter le Musée de la Littérature Roumaine, qui m'avait embauché en CDD pour les travaux de cette édition, suite à une autre rencontre fortuite, au même endroit – devant l'Académie roumaine : celle qui m'avait occasionné, le matin même du grand tremblement de terre du 4 mars 1977, la signature de l'appel pour les droits de l'homme en Roumanie lancé par l'écrivain Paul Goma (1935-2020). Acte que je n'ai pas renié lors de l'enquête de la Securitate, et qui m'a valu, en chaîne, les persécutions qui m'ont amené, après six ans de vains combats, à quitter définitivement le pays le 13 janvier 1983.

Que m'a raconté Petru Creția le matin du 16 mai 1980 ? Il attestait l'arrivée de Marin Preda au palais Mogoșoaia (à l'époque maison de création des écrivains, où habitait l'écrivain et où Petru Creția était en résidence), au petit matin, en très piteux état, au point qu'il a dû être porté vers sa chambre soutenu des deux côtés par le chauffeur du taxi et le gardien des lieux. Petru, qui avait fait nuit blanche pour écrire, a vu la scène depuis la terrasse du palais, où il était sorti pour fumer. Et voilà que quelques heures après, on annonce que Preda est mort !

Ce récit – qui n'apparaît dans aucun dossier de l'enquête et dont je suis à ce jour, le seul dépositaire – laisse penser que l'écrivain a pu être amené à sa résidence le matin, déjà mort ou agonisant, après une nuit de martyre passée dans quelque bolge de la police politique. En tout cas il s'agit d'un témoignage qui abolit d'emblée les scénarios « officiels » tendant à accrédi-ter, à coup de rumeurs et de fausses déclarations, l'idée que Preda serait arrivé à sa résidence la veille au soir, entre 22h et 23h, « en état avancé d'ébriété », et aurait passé une partie de la nuit à boire au restaurant du palais... pour mourir le matin, comme l'a déclaré l'un des plus zélés colporteurs, « noyé dans son propre vomi » !<sup>3</sup>

### **Le « dossier Marin Preda »**

Le peu d'éléments qui ont pu filtrer dans le rapport médico-légal, tenu secret et découvert près de vingt ans après dans les archives de la Procuration, indique clairement, comme la conclusion le formule sans ambages, « une mort violente », notamment « par étouffement », mentionnant également des contusions et plaies au visage, ainsi que des tâches noires et violacées sur le buste (marques peut-être d'instruments de torture ?). Ce rapport, ainsi que les déclarations et récits divers (y compris des notes issues des dossiers de la police et de la Securitate), bien que souvent partiels, confus et contradictoires, sont aujourd'hui connus grâce à l'enquête approfondie de la journaliste et écrivaine Mariana Sipoș (*Dosarul Marin Preda / Le dossier Marin Preda*, Bucarest, 1999, 2017) : les pièces réunies et analysées dans ce livre montrent sans conteste qu'il s'est agi d'un assassinat politique. « Motivé » – si jamais une motivation du crime peut s'invoquer – par la parution, seulement trois mois auparavant, et l'immense succès de librairie du dernier roman de l'écrivain, la trilogie *Le plus aimé des terriens* : « le roman qui lui a

---

<sup>3</sup> Cette rumeur a été perpétuée encore bien après la révolution, comme le signale Mme Mariana Sipoș dans son livre mentionné ci-après, citant un article de la prestigieuse revue «România literară» n° 25, du 24-30 juin 1998, signé par Alex. Ștefănescu, où la rumeur calomnieuse est présentée comme étant carrément un diagnostic médical établi, mais aucune source n'est indiquée à l'appui !

## TROIS CRIMES D'ÉTAT : MARIN PEDA

*provoqué, en fait, la mort* », comme l'a dit le critique et académicien Eugen Simion.<sup>4</sup>

Ce chef d'œuvre (hélas, non traduit en français) est un livre réaliste autant que symbolique, dont le personnage principal, un philosophe ex-prisonnier politique des années 50-60, non réhabilité, devenu, d'universitaire, chef d'une équipe de dératisation urbaine (!...), dénonce les atrocités et les aberrations du système. Il y a des écrits dont la critique et la vérité dérangent, au point que leurs auteurs sont menacés de mort – comme l'a été, on le découvre d'après certains témoignages, Marin Preda – et finalement bel et bien tués, sans que jamais, des décennies après, les responsables, commanditaires et exécutants, ne soient inquiétés, et qu'aucune véritable enquête pénale n'aboutisse. Situation standard pour la Roumanie, où ni les responsables de la mort du poète Nicolae Labiş, ni ceux de l'assassinat de Ioan Petru Culianu n'ont été mis en cause à ce jour, ou du moins, officiellement dénoncés.

Pour estimer la validité méthodologique des « déclarations » trouvées au dossier, il faut dire avant tout que certaines sont écrites, sur des formulaires-types, de la main même de l'enquêteur – l'inspecteur de police qui les enregistre et les contresigne – et dans ce cas, elles contredisent les déclarations autographes, sur papier libre, du même déposant (c'est par exemple le cas de la double déclaration « manuscrite » du poète Virgil Mazilescu) ; d'autres, dactylographiées, semblent carrément dictées à un greffier par le meneur de l'enquête, tant le style et les fautes de langue sont impensables dans la bouche ou plutôt sous la plume d'un écrivain, même mis sous pression pour témoigner d'un certain scénario préétabli. Il semble évident que de telles déclarations sont construites de fond en comble par les enquêteurs, avec ou parfois même sans la contribution des déposants...

D'autre part, toujours dans un esprit d'analyse méthodologique, on constate que les différentes déclarations (que nous ne mentionnons pas ici, elles sont citées et analysées dans notre livre) constituent autant de mini-scénarios, dont les variantes confuses et contradictoires portent sur tous les points de détail factuels : l'heure d'arrivée au palais Mogoşoia, la personne du chauffeur du taxi (qui apparaît tantôt comme connaissant l'écrivain, tantôt comme ne sachant pas qui il transportait), l'identité du gardien qui l'a réceptionné à la résidence, qui change de nom selon les déclarations, le fait, une fois amené dans sa chambre, d'avoir ou non demandé à manger, le fait d'avoir ou non des coulées de sang sur son visage à ce même moment (coulées qu'un déposant s'évertue d'expliquer par... l'écrabouillage provoqué par les franges d'un tapis, lors d'une chute éventuelle !...), l'heure où l'écrivain serait descendu de sa chambre,

---

<sup>4</sup> Dans *Portretul scriitorului îndrăgostit. Marin Preda / Le portrait de l'écrivain amoureux* : M.P., Editura MNLR, 2010, p. 163.

l'état où il se trouvait à ce moment-là, les personnes avec qui il aurait été à table dans le restaurant, la quantité et la nature de la boisson qu'il aurait absorbée à cette occasion, l'heure où il se serait retiré, le fait d'avoir ou non entendu des bruits sourds dans le plancher de la chambre de l'écrivain, très tard dans la nuit (vers le matin ?), enfin, la position où on l'aurait trouvé en milieu ou en fin de matinée... (tombé du lit ? assis sur son lit ? couché sur le dos, ou sur le ventre ? en pyjama, où habillé de son manteau ?).

Tous ces « faits » sont tellement flous dans les différentes relations, qu'on sent bien le manque d'assurance, le tâtonnement, l'embarras même des « déposants » face à une injonction sous-jacente leur intimant l'ordre de faire croire que Preda était arrivé la veille du décès, « en état avancé d'ébriété », et qu'au cours de la nuit il avait encore bu au restaurant du palais : ce sont là les deux pivots communs de tous ces scénarios, autrement divagant chacun à sa guise – tout en y mêlant certains éléments révélateurs –, tant il est difficile d'inventer des détails concrets pour des faits irréels, comme il est difficile de complètement gommer des faits réels. Ainsi les bruits entendus dans la chambre, selon le témoignage crucial de l'écrivaine Sânziana Pop<sup>5</sup> :

*« Il a été suffisant pour moi de voir les gardiens qui avaient été en service la nuit du drame pour comprendre que le diagnostic officiel du décès par asphyxie mécanique était un conte à dormir debout. Les gardiens n'étaient pas tristes. Ils étaient terrorisés. Il ressemblaient aux noirs jugés par les tribunaux du Ku-Klux-Klan. (...) La nuit du drame ont été entendus des martellements violents dans le plancher. »*

Car, très probablement, Preda n'est pas arrivé à Mogoșoaia la veille (selon le témoignage que je détiens de Petru Creția, il y a pu être amené et monté dans sa chambre au petit matin, d'où les bruits entendus), et n'a pas passé sa nuit à boire au restaurant avec des collègues écrivains... (mais sans doute ailleurs, en autre compagnie, d'où les traces de violence sur son visage et son corps, constatées dans le rapport médico-légal).

Deux éléments, dans la sémantique contextuelle des déclarations, révèlent la non-pertinence, sinon la fausseté de celles-ci.

Le premier élément de discours révélateur est – au-delà de toutes les confusions et contradictions qui caractérisent les pièces du dossier – un syntagme immuable, présent inmanquablement dans toutes les déclarations, avec des variantes minimales, uniquement de topique : Preda aurait été, pour toutes et tous, non pas tout simplement ivre, mais « dans

---

<sup>5</sup> Témoignage non inclus dans les documents de la soi-disant enquête, publié dans le journal *Seara / Le Soir*, du 5/6 août 1991, p. 4, et invoqué dans le livre de Mme Mariana Sipoș.

## TROIS CRIMES D'ÉTAT : MARIN PREDĂ

*un état avancé d'ébriété* » respectivement « *dans un état d'ébriété avancée* ». Voilà ce qui tranche avec les ambiguïtés et met tout le monde d'accord ! Gardiens, serveuses, restaurateurs, taximen, écrivaines et écrivains, poètes et poétesses, sculpteur et peintre, tout ce beau monde multiculturel parle de la même façon et désigne par la même formule administrative-policière un état qui, si réel, aurait été évoqué autrement dans le langage propre de chacun, de manière plus colorée, plus personnelle... (bien grisé, ivre mort, marchant sur quatre chemins, etc. etc.) Mais non ! Il était « *dans un état avancé d'ébriété* » (avec la variante topique respective) ! On pense immédiatement, en constatant la constance de cette formule, à cette « signature du crime » que repère, dans les différentes dépositions, le juge joué par Jean-Louis Trintignant dans le célèbre film « Z » de Costa Gavras, comme étant en fait un élément de scénario dicté aux « témoins » par le meneur du conclave des généraux tueurs : « *il a surgi souple et féroce comme un tigre !* » Oui, dans notre cas, la formule toute faite introduite dans toutes les déclarations, « *dans un état avancé d'ébriété* », est une signature du crime. Et d'ailleurs, une constante de système : la victime doit être rabaisée, en général, accusée d'alcoolisme, par exemple.

Rappelons-nous que la même formule apparaît dans des « déclarations » visant à accréditer le décès par accident – et de sa faute ! – du jeune poète Nicolae Labiș (qui pourtant a bien notifié dans ses confessions faites à l'ami Imre Portik sur son lit de mort : « *Je n'étais pas ivre.. Je ne suis pas tombé, on m'a poussé par derrière...* »).<sup>6</sup> Rappelons-nous aussi que la même étiquette visant un prétendu alcoolisme était apposée, à côté d'autres « vices » et « maladies mentales » inventés, sur l'image du grand poète Mihai Eminescu, dont le portrait calomnieux était censé, dans le cadre même d'un soi-disant rapport d'autopsie, justifier le décès prématuré !...<sup>7</sup>

Le second indice révélateur consiste dans le double scénario de l'épisode de l'arrivée à Mogoșoaia. Dans l'un, Preda est parti de son bureau, aux éditions Cartea Românească, dont il était le directeur, le soir autour de 21h, avec un taxi dont le chauffeur le connaissait bien car il l'avait souvent pris en charge pour l'amener à Mogoșoaia, trajet qui lui était donc parfaitement familier, et qui normalement durait environ 15 minutes ; l'écrivain y serait pourtant arrivé... bien plus d'une heure après ! (entre 22h et 23h selon les déclarations). Dans l'autre scénario, le prétendu chauffeur de taxi ne sait pas comment arriver au palais Mogoșoaia (ce qui est fort peu crédible) et ne connaît pas Marin Preda – il l'apprend en s'arrêtant pour demander son chemin à des officiers de

---

<sup>6</sup> Voir sur notre site le résumé en français II: *NICOLAE LABIȘ: à télécharger ici.*

<sup>7</sup> Voir sur notre site le résumé en français I: *MIHAI EMINESCU: à télécharger ici.*

police, dans un commissariat, officiers qui, *eux*, reconnaissent l'écrivain et indiquent le trajet au taximan égaré, qui passe pourtant encore un long moment à chercher le palais dans la petite commune de banlieue !... (pour y arriver, d'après lui, autour de 22h30).

Tout ce passe comme s'il y avait eu en fait deux chauffeurs : l'un, qui l'aurait pris à son bureau à 21h pour l'amener à Mogoșoaia, était un habituel, connaissant l'écrivain ainsi que sa résidence, mais pour des raisons et dans des circonstances sur lesquelles on n'a aucun élément, il n'est pas parvenu à le déposer à sa destination, on dirait que son client a été « intercepté » en cours de route ; l'autre, totalement étranger à la personne et aux habitudes de l'écrivain, a pu le charger, à une heure très avancée dans la nuit, peut-être dans ledit commissariat de police, où l'écrivain, manifestement dans un état qui le rendait incapable de parler pour lui expliquer le trajet, lui a été livré tel un ballot à transporter vers une destination que de toute manière le chauffeur ne connaissait pas (était-il réellement chauffeur de taxi ? peut-être juste le chauffeur du commissariat...), l'arrivée à Mogoșoaia après moult détours se situant alors, en réalité, vers le petit matin du 16 mai, et non la veille. Évidemment, l'autre possibilité, si l'on a affaire à un seul et le même chauffeur, étant que le chauffeur en question, pour des raisons fort compréhensibles, ment ! Les contradictions de la déclaration du chauffeur nous semblent donc représenter en fait deux scénarios distincts, non pas alternatifs mais complémentaires, l'un suivant l'autre dans la chronologie des événements et expliquant ainsi le grand laps de temps – en réalité, toute une nuit – entre le départ du bureau, le soir, et le moment réel de l'arrivée à résidence, au petit matin (selon le témoignage unique de Petru Creția), avec la révélation d'un passage entre temps par un commissariat de police... (c'est là, probablement, qu'a eu lieu la mise à mort, ou ce qui a entraîné inévitablement le décès).

Comme le reconstituait for pertinemment le poète et écrivain Ion Caraion (1923-1986), dans un article basé sur ses notes de l'époque, publié posthume<sup>8</sup> :

*« dans la nuit du 15 mai 1980 il a été amené là (au palais Mogoșoaia n.n.) par des inconnus, dans un état indescriptible, tout préparé et aux trois quarts emballé, pour qu'après quelques heures il arrive seul dans l'au-delà ».*

C'est la seule reconstitution qui permet d'expliquer les traces de violence constatées sur le cadavre, dont atteste le rapport médico-légal – car vu ce qu'on peut y lire, on est loin d'être en présence d'un rapport d'autopsie

---

<sup>8</sup> “Cîteva detalii despre uciderea lui Marin Preda” / Quelques détails sur l'assassinat de M. P., inclus dans le volume *Tristețe și cărți / Tristesse et livres*, Editura Fundației Culturale Române, Bucarest, 1995.

## TROIS CRIMES D'ÉTAT : MARIN PREDA

(on a vu ce manque de professionnalisme aussi avec le soi-disant rapport d'autopsie concernant Mihai Eminescu – mais là, on est quand même un siècle plus tard !) Tenu secret pendant la soi-disant enquête – vite bouclée au titre des « déclarations » ordonnancées pour faire créditer la mort par alcoolisme –, ce rapport a été découvert dans les archives et rendu publique par l'enquête de l'écrivaine et journaliste Mariana Sipoș, dans son livre susmentionné.

Le document faisant office de « rapport médico-légal », sous la signature de distingués spécialistes (le Professeur Dr. M. Terbancea, médecin primaire légiste, et Dr. Constantin Rizescu, médecin légiste secondaire, à l'Institut Médico-Légal de Bucarest), commence avant tout par faire, on dirait, une synthèse des déclarations des « témoins » – comme si ceux-ci étaient l'objet de l'examen et non le corps de la victime... On y retrouve donc les principaux éléments accréditant le scénario d'une arrivée de l'écrivain la veille, d'une nuit passée en partie à boire, d'une mort dans son lit, au milieu de son propre vomi : bref, un portrait répugnant de l'écrivain. La méthode, on la connaît, on l'a vue aussi à l'œuvre, toujours sous couvert d'expertise médico-légale, avec Eminescu et Labiş ! Et apparaît aussi – il fallait s'y attendre ! – la formule magique que nous avons appelée signature du crime, comme un sceau : l'écrivain aurait été amené la veille au soir, « *en état avancé d'ébriété* » !

Mais malgré tout, dans sa partie « médicale », le rapport atteste clairement la « mort violente », notamment « par étouffement avec un corps mou », et fait état d'éléments descriptifs révélateurs, alors même qu'il comporte des manquements inacceptables dans un travail professionnel – notamment, aucun repérage scientifique de l'heure du décès d'après l'état de rigidité et de lividité du corps, aucune identification médicale de la nature et de la cause des plaies, tâches et colorations constatées, au niveau de la tête et du visage ainsi que sur le corps, aucun examen de laboratoire des fluides et des substances gélatineuses trouvés dans la bouche et les narines. Or ces éléments, si les spécialistes ne les expliquent pas scientifiquement – alors qu'ils auraient pu et dû le faire – ne s'expliquent pas non plus par le scénario qu'ils nous ont débité dans la partie « témoignages », notamment, par... « l'état avancé d'ébriété » de la victime, ayant amené à une « coma éthylique », comme l'invoquent les légistes !

Mais la description, parfois, est plus parlante que les explications scientifiques... En voilà l'essentiel (nous sautons le résumé des « témoignages » et citons uniquement la partie « médicale ») :

*« Le 16.05.1980, autour de 12 heures, dans la chambre n° 6 du Pavillon C, sur le lit près de la fenêtre, la tête appuyée contre le tablier et le pilier du lit, est trouvé l'écrivain Marin Preda décédé, avec rigidité cadavérique installée. (...) »*

*Le cadavre appartient à un homme âgé de 55-56 ans, d'une taille de 170 cm., le tissu musculo-adipeux est bien représenté.*

*Les signes de la mort réelle : des lividités cadavériques présentes, de couleur rouge violacée, disposées sur les faces antéro-latérales du thorax et de l'abdomen sous formes de plaques grandes, parmi lesquelles quelques zones où la couleur des téguments se maintient (pâle). Les lividités sont présentes aussi sur les faces latérales des deux bras, sur toute la surface de l'avant-bras gauche, sur les faces antéro-latérales des cuisses. Les lividités ne disparaissent pas à la pression digitale.*

*La rigidité cadavérique se maintient à toutes les articulations. La putréfaction n'a pas commencé.*

*Dans la région frontale gauche, à 1,5 cm au-dessus de l'arcade et à 4 cm hors de la ligne médiane se trouve une plaie en forme de demi-lune avec la concavité vers le bas, aux dimensions de 1,5/0,5 cm, couverte d'une croûte hématique épaisse, de couleur rouge-foncée. Les tissus alentour ne présentent pas de modifications.*

*À 3 cm au-dessus d'elle et à 2,5 cm hors de la ligne médiane se trouve une autre plaie ovale irrégulière, aux dimensions de 1,9/1,5 cm, le diamètre le plus long étant orienté transversalement, couverte d'une croûte hématique épaisse, de couleur rouge-foncée. Les tissus alentour ne présentent pas de modifications.*

*Les deux lésions sont légèrement ombiliquées.*

*Au niveau de la lèvre supérieure, sur la muqueuse, paracommissurale gauche, se trouve une ecchymose rouge-violacée de 1/0,5 cm, aux tissus mous légèrement tuméfiés.*

*Signes de traitement médial : non constatés.*

*Signes divers : Les téguments du visage, les pavillons des oreilles, la muqueuse des lèvres, les ongles aux doigts des mains et des pieds ont une coloration violacée-bleuâtre. Sur le fond des lividités cadavériques au niveau du thorax, se trouvent de nombreuses formations de la taille d'une tête d'épingle jusqu'à celle des graines de lentille, de couleur violacée-noire.*

*La bouche est légèrement ouverte, la langue prolabée entre les arcades dentaires, de la cavité buccale s'étire une trace de liquide jaunâtre, sentant l'alcool. Dans les orifices nasals se trouvent des bouchons de substance gélatineuse, de couleur jaune-grise. Les pupilles sont dilatées. La cornée, opacifiée. Sur la joue droite, commençant à l'angle externe de l'orbite jusqu'au lobe de l'oreille, se trouve une dépression en forme de fosse, large de 0,2 – 0,3 cm et profonde de 0,3 – 0,4 cm, sans modification des téguments alentours. »*

## TROIS CRIMES D'ÉTAT : MARIN PREDĂ

Le rapport omet le minimum indispensable dans une expertise médico-légale : établir l'heure du décès. Avec un minimum de recherche d'information basique on apprend que les lividités cadavériques installées, non sensibles à la pression digitale, à savoir, exactement comme celles constatées par les légistes, indiquent un décès depuis au moins 12 heures. Preda *ne pouvait donc pas* arriver à sa résidence du palais Mogoșoia la veille à 22h30 et descendre de sa chambre pour boire au restaurant du palais entre minuit et 1h30, selon les déclarations ; il était probablement mort justement à cette heure-là, ailleurs, dans un endroit où le corps, jeté à terre gisant sur le ventre, est resté en cette position pendant des heures, puisque les lividités signalées sont sur les parties antérieures des bras, du thorax et des cuisses – et non sur les fesses et le dos, comme ç'aurait été le cas s'il était mort assis dans son lit, la tête en haut, ainsi qu'il a été découvert dans la matinée du 16 mai vers 12h.

Le peu d'éléments présents dans ce rapport, corroborés avec la photographie mortuaire, et avec les indications sur les étranges « têtes d'épingles » et autres tâches sur le corps, les tuméfactions et plaies du visage, la coloration des ongles, les substances qui lui bouchaient les narines ou s'écoulaient de la bouche, tous cela indique non seulement « une mort violente », mais probablement consécutive à des tortures.

La cause immédiate du décès est établie ainsi dans le rapport médico-légal: « *asphyxie mécanique par étouffement des orifices respiratoires avec un corps mou, possiblement lingerie de lit* » – autrement dit, un banal coussin maintenu de force sur le visage... – « *dans les conditions d'un coma éthylique* ». Ce codicille est voué à « adoucir » le scénario d'un étouffement volontaire par des mains criminelles, en introduisant subrepticement la possibilité d'une auto-suffocation, par aspiration de particules alimentaires provenant d'un vomissement – d'où la rumeur de la « noyade dans son propre vomi » – phénomène pouvant en effet se produire en cas de coma éthylique. Mais, comme le Professeur Dr. Vladimir Beliş, directeur de l'Institut Médico-légal de Bucarest, l'a confirmé en 1998 en analysant le rapport médico-légal mis à sa disposition par Mme Mariana Sipoș, d'une part, le degré d'alcoolémie, même si relativement important, n'était pas aussi élevé pour aboutir nécessairement à un coma éthylique, d'autre part, on n'avait pas retrouvé de particules alimentaires dans les voies respiratoires (au niveau de la trachée et des bronches) : donc, exit « noyé dans son propre vomi » ! D'ailleurs, l'épouse de l'écrivain, Mme Elena Preda, a relaté que ce qu'on lui avait présenté, lors de la découverte du corps, comme étant des traces de vomi sur le lit, lui a clairement semblé, par la couleur, plutôt une tache de sang coagulé. Enfin, Dr. Vladimir Beliş remarque pertinemment qu'un « *bouchage des orifices respiratoires avec un corps mou* » n'aurait pas pu « *provoquer les plaies, les tuméfactions, les ecchymoses* » sur le visage et la lèvre, et n'aurait éventuellement pu se produire par accident qu'en position couchée sur le ventre, la tête

enfoncée dans le lit – or l'écrivain avait été trouvé sur le dos, la tête en haut, dégagée, « appuyée sur le dossier et le pilier du lit » : « ce mécanisme accepté dans les conclusions, s'il s'agit d'une asphyxie mécanique, **elle n'est pas accidentelle** ».

On a pensé aussi – en tout premier lieu, des personnes de la famille de l'écrivain – à un empoisonnement, le poison ayant pu être mélangé à l'alcool. Cette thèse est également soutenue en 2002 par un médecin légiste, Dr. Șerban Milcoveanu (décédé en 2009 à 98 ans), notamment sur la base de la couleur faciale, qui indiquerait un empoisonnement au cyanure de potassium<sup>9</sup>. Ce qui est peut-être un scénario complémentaire, les traces corporelles restant toujours témoins d'une violence physique extrême exercée sur la personne de l'écrivain.

Dans ce sens un élément non apparent dans la description médico-légale peut s'avérer décisif. Selon les témoignages réunis par Mme Mariana Sipoș dans son livre susmentionné, l'épouse de l'écrivain Ion Caraion, grand ami de Marin Preda et modèle, en quelque sorte, de son personnage Victor Petrini du roman *Le plus aimé des terriens*, a raconté qu'un de leurs amis médecins a été conseillé par le médecin légiste qui avait pratiqué l'examen médico-légal sur le corps de l'écrivain de ne pas remuer cette affaire – autrement dit, il y avait des choses à cacher et à taire – alors qu'un autre médecin leur a téléphoné pour leur dire qu'il était présent quand Marin Preda a été amené à la morgue de l'Institut médico-légal « avec deux coups à la tête » – ce que le rapport ne mentionne pas. Il y a là comme un air de déjà vu : rappelons-nous l'« égratignure » d'Eminescu, qui était en fait une plaie ouverte dans le crâne brisé, la partie du cerveau abîmée maculée de sang, avec l'injonction faite aux jeunes médecins par leur professeur réputé (et frère d'un membre du gouvernement...) de ne pas en parler !... (voir note 7 ci-dessus).

Oui, le témoin-corps... lui qui fait mentir les déclarations des soi-disant témoins, amis ou non, regroupées dans des « enquêtes » officielles, et surtout, les scénarios et rumeurs bâtis autour de la victime par les enquêteurs eux-mêmes et leurs mandataires, ceux-là étant aussi, sans doute, commanditaires du crime.

---

<sup>9</sup> Son article est paru dans la revue *Lumea Magazin* de septembre 2002, qui ne m'a pas été accessible, mais qui est la source à laquelle se réfèrent d'autres auteurs : [Lucian P.](#) en 2009 ; [Paul B.\[ertalan\]](#) en 2011 ; [I. Chircu](#) en 2013 ; le professeur [Ion Coja](#) en septembre 2020.

### Le « sens » de l'assassinat

En tentant maintenant de déchiffrer le texte du crime, d'en révéler la syntaxe, d'en décrire le style, et d'en saisir le sens – l'objectif, si un terme aussi rationalisé que cela peut convenir – nous constatons avant tout que le dossier des déclarations, toute cette embrouille de mini-scénarios confus, partiels, contradictoires, laissant passer des éléments plausibles et d'autres complètement illogiques, fonctionne comme un voile à double effet : de couvrir, cacher, et en même temps, laisser comprendre, donner des indices de ce qui s'est réellement passé. Pourquoi ?

Nous pensons que cette tactique, voire même cette stratégie, répond à l'un des « objectifs » que le pouvoir, en l'occurrence totalitaire, se propose : celui d'intimider. Il veut que le crime soit indétectable en tant que tel, techniquement parlant (du moins, dans la mesure où c'est le pouvoir qui détient et manipule les moyens techniques de dépistage et donc il ne peut y avoir de contre-expertise) ; il veut, autrement dit, que le crime puisse, aux yeux du public, être facilement masqué en... accident, quelle qu'en soit les circonstances (une syncope médicalement indéfinie, un tramway, un excès d'alcool...). Mais, d'autre part, il veut (apparemment, comme tout tueur en série) que sa propre signature soit, sinon clairement affichée, du moins sensiblement perceptible par tous, car c'est là où il manifeste son pouvoir sur ses « sujets », sa griffe du lion, sa menace à peine voilée, menace que tout un chacun doit sentir et craindre, s'il ne veut pas finir comme l'accidenté... C'est une stratégie d'asservissement, de mise sous la chape de la peur de toute une population – à grande échelle, le modèle stalinien – ou une catégorie d'humains, ceux, surtout, qui sont les plus remuants, ceux qui pensent librement, ceux qui créent sans se soucier de plaire au "sultan". Les écrivains, les artistes, les journalistes.

Ainsi l'identité des assassins doit-elle apparaître simultanément, mais non concomitamment, comme cachée et comme dévoilée, comme évidente et comme indémontrable. Dans les régimes où la violence de cette stratégie est plus feutrée, on parlerait d'hypocrisie, en se rappelant le moraliste : « *L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu* » (La Rochefoucauld, dans une de ses *Maximes*). Mais ce n'est guère le cas en Roumanie : *à l'impossible nul n'est tenu*... Pourtant, corrompre et subjugué par la terreur n'est finalement pas si productif que cela, l'histoire l'a prouvé – et le prouvera encore.

Derrière cette stratégie, plus ou moins intentionnelle, il y a peut-être aussi une impulsion plus obscure, moins contrôlée, qui fait échapper aux criminels des éléments de vérité dans la texture de leurs mensonges, en produisant ainsi un mixage de contradictions et absurdités : c'est un phénomène que j'appellerais *la compensation aléthique*. Car il y a dans l'individu le plus corrompu, dans l'assassin le plus cynique, une structure

profonde qui appelle désespérément à être vue, à se rendre visiblement présente, même si occultée par un rôle abject. C'est cette *compensation aléthique* qui fait dire à Richard III sa fameuse « confession » (Shakespeare, acte V, scène III, vv. 179-207).

Reste enfin la question du mobile. Tuer, pour intimider, pour subjuguier, pour se faire craindre – mais, à cause de quoi ? Qu'est-ce qui est en jeu ? Que représente la cible, pour vouloir ainsi l'écraser, en faire un exemple ?

Pour moi, la cause du crime, en l'occurrence, est claire : c'est l'œuvre elle-même. Car la littérature, celle de Marin Preda en particulier, est transgression spirituelle, hybris sublime de la connaissance visant la nue vérité existentielle – à commencer par son premier roman, *Moromeșii*, (saga familiale dont le nom est tiré – personne, me semble-t-il, ne l'a remarqué – de celui du célèbre héros des bylines russes Ilya Muromets), ensuite, *Moromeșii II*, mais passant surtout par *Intrusul / L'Intrus* – qui récupère et en un sens dépasse les enjeux de *L'Étranger* camusien –, et *Viața ca o pradă / La vie telle une proie*, pour culminer avec *Le plus aimé des terriens*. Mais le plus haï par la Securitate, et paradoxalement, plus détesté encore que Paul Goma !... Car il exprimait viscéralement dans ses livres la répulsion devant la possibilité même de se conformer aux patrons et aux fantoches de l'« ère des salauds » (la formule lui appartient) : une mort à l'apparence de vie, une vie d'abus monstrueux et d'arbitraire scélérat.

Marin Preda, oui, il dénonçait ! Surtout dans ce dernier roman-fresque où tout était dit non depuis les positions de « l'homme révolté » mais des positions de l'homme normal qui ne peut, dans les conditions données, choisir QUE la révolte. Le seul délit de Victor Petrini, son personnage, comme de lui-même, en tant qu'écrivain, était de ne pas cesser d'être une conscience libre.

C'est cela que ne pouvaient « pardonner » les gouvernants communistes ! Eux, les déshumanisés, les aliénés, les damnés qui, tout d'un coup, se voyaient démasqués : *se voyaient* tout court ! Rappelons le final de *L'Intrus*, qui sonnait comme un avertissement :

*« Adieu, les gars ! Vivez et travaillez dans votre nouvelle ville jusqu'à ce que vous lui donniez les vieillards dont elle manque, et ensuite, les morts qui puissent écouter dans le silence de leurs tombes la vie des héritiers. Et créez-vous les légendes qui vous conviennent. Moi, vous m'avez chassé et autant que cela vous importe, sachez que vous n'aurez pas mon pardon. Vous êtes affamés de vie, mais pas de bonheur, et votre seule chance est que vous n'êtes pas éternels et que d'autres, meilleurs, peut-être, viendront prendre votre place. N'espérez pas qu'ils vous épargneront ! »*

## TROIS CRIMES D'ÉTAT : MARIN PEDA

Le fait, avéré, que le jour même du décès la Securitate a soustrait tous les manuscrits trouvés dans sa chambre au palais Mogoșoaia, ainsi que la valise aux manuscrits et documents que l'écrivain avait confiée à sa secrétaire au siège de la maison d'éditions dont il était directeur, un an avant sa mort, avec consigne de la donner à son frère au cas où il lui arriverait malheur, ne prouve pas que le mobile du crime aurait été, comme dans quelque film d'espionnage, la récupération du précieux contenu de cette mallette. En l'occurrence, à part des lettres, son journal personnel, et des écrits, elle contenait aussi, selon Ion Caraion, quelques documents à valeur de preuve en vue de la préparation d'une suite à son roman *Delirul / Le délire*, visant notamment l'époque de l'installation du régime communiste en Roumanie.

L'enquête menée par Mme Mariana Sipoș révèle que des intrusions des services de la police secrète au siège de la maison d'éditions de Marin Preda avaient eu lieu bien avant, avec soustraction par infraction de manuscrits et documents, donc s'il s'agissait juste de les récupérer, la Securitate n'avait nul besoin d'en tuer le possesseur ! Même si le procédé anticipe en quelque sorte un braquage similaire, celui des disquettes et de l'ordinateur de Ioan Petru Culianu, à son domicile chicogoan, 11 ans plus tard, braquage qui avait précédé de quelques jours l'assassinat du professeur... Le contenu de ces supports importait peu, ce qui comptait, c'était le message : soustraire à la victime ses objets personnels, le support de ses pensées, de ses écrits, est une étape annonciatrice de la suppression physique. Tout comme les menaces d'ailleurs.

Et Preda en a reçu, des menaces, comme en témoignent les proches.

Quelques jours avant ce fatal 15 mai, selon le témoignage de Cornel Popescu (rédacteur en chef de la maison d'éditions Cartea Românească), l'écrivain recevait des représentants de la Procuration municipale dans son bureau, en présence aussi de son épouse, en relation avec une plainte qu'il venait de déposer pour harcèlement, surveillance et menace : une voiture rouge qui poursuivait partout sa femme et ses enfants, des coups de fils anonymes avec des menaces, insultes et injures. Terrorisé, Preda dit alors à son adjoint : « *Mon cher, ils vont tuer mes enfants !* » Il aurait reçu pourtant à cette occasion des assurances comme quoi « *le problème allait être résolu* » : il l'a été, en effet, quelques jours plus tard, par l'assassinat du plaignant...

En tout cas, l'état de panique de l'écrivain allait persister après l'entrevue susmentionnée. Ainsi l'atteste le jeune écrivain Radu F. Alexandru, à qui Preda disait au téléphone, dans l'après-midi du 15 mai, la veille du crime : « *Mon petit, je suis un homme fini !* » Enfin, témoigne de cet état de terreur Ion Caraion, son ami de longue date, à qui l'écrivain avait téléphoné paniqué le 15 mai au soir vers 21h – sans doute, juste avant de commander le taxi pour se rendre à Mogoșoaia, quelques heures donc avant le crime – pour lui demander de l'accueillir chez lui cette nuit-là

(hélas le poète et sa femme se préparaient à déménager le lendemain et n'ont pu le recevoir). Manifestement, il craignait, avec raison, pour sa vie.

Car ce qui irrite le pouvoir totalitaire et le pousse inmanquablement au crime c'est l'être même de l'écrivain, son existence qui se dresse en conscience libre ; et du coup, ses écrits, son expression la plus directe, son être de mots – et seulement ensuite, ses éventuelles activités publiques.

Ainsi la valeur d'avertissement du crime est uniquement confirmée par la personnalité et l'œuvre de l'auteur de ce formidable roman : *Le plus aimé des terriens*. Par son assassinat, ont aussi été visés ses personnages – l'héroïque Ilie Moromete, l'utopiste désabusé et éternel intrus Călin Surupăceanu, Victor Petrini lui-même – dont le modèle était le poète et écrivain Ion Caraion<sup>10</sup>. Celui-ci allait d'ailleurs faire l'objet d'une « fatwa » morale suivie d'une longue campagne de dénigrement et calomnie, avant et après qu'il ait quitté le pays en 1981, visant à le briser définitivement (avec le résultat escompté, puisque le poète a fini par se suicider le 21 juillet 1986, dans son exil à Lausanne). Ion Caraion était lui-même de ceux qui refusent de sombrer dans le magma de l'« ère des salauds ». Ainsi il écrivait, quelques jours après l'assassinat de Marin Preda<sup>11</sup> :

*« ... il voulait vivre, mais non n'importe comment. Non n'importe comment. Non à la manière des salauds. Non comme une canaille. Ni ignoblement et sans lucidité. (...) Il n'y a que les nigauds pour penser que persévérer à ne pas écraser et vendre aux enchères sa conscience, dans un siècle qui a tué la sienne, veut dire être naïf. (...) Ne pas survivre par l'abjection a toujours préoccupé Marin Preda, et, au sacrifice de sa propre vie, il a réussi. »*

Avec Marin Preda était assassinée l'une de formes les plus structurées et les plus profondément individuées de la conscience collective roumaine – ou, pour dire les choses un peu trop pathétiquement peut-être mais au fond si simplement, *était assassiné moralement le peuple roumain*.

Il résulte aussi des documents trouvés dans les archives de la Securitate et révélés par Mme Mariana Sipoș que l'écrivain était sous surveillance depuis très longtemps, et qu'il était entré dans le viseur dès 1952 – alors

---

<sup>10</sup> Le poète, mis sous accusation politique – alors qu'il avait été l'un des plus fervents écrivains antifascistes en Roumanie avant et pendant la guerre – a été emprisonné à deux reprises, 1950-1955 et 1958-1964, effectuant 11 ans de détention, dans les prisons de sinistre renommée Jilava, Gherla et Aiud, véritables camps d'extermination, au Canal Danube – Mer Noire, camp de travaux forcés, dans les mines de plomb, etc.

<sup>11</sup> Ion Caraion, „Ultima convorbire”, dans le journal *România Liberă / La Roumanie Libre*, n° 11059, lundi 19 mai 1980.

## TROIS CRIMES D'ÉTAT : MARIN PREDĂ

qu'il n'avait même pas encore publié son premier roman, *Moromeții*, mais seulement des nouvelles, qui jetaient un regard crû sur le monde paysan, tellement éloigné de la vision idyllique attendue ; l'une en particulier, *Desfășurarea / Le déploiement*, publiée justement en 1952, visait d'une manière assez équivoque la collectivisation de la paysannerie, sujet brûlant à l'époque. Un rapport secret de la Securitate préconise alors à l'encontre de l'écrivain l'« intégration à l'U.T. » (« unité de travail », désignant probablement, à l'époque, le fameux canal Danube – Mer Noire, sorte de goulag à ciel ouvert pour détenus politiques envoyés en « rééducation »). Des notes et rapports secrets de la Securitate le concernant, et attestant une surveillance rapprochée permanente, se concentrent ensuite en 1966, juste avant le roman qui démasque la violence de la collectivisation, *Moromeții / Les Moromete, deuxième partie* : est préconisée alors, par un officier de la Securitate, l'installation d'écouteurs téléphoniques à son domicile. Puis, en 1971, après *L'Intrus*, le roman qui met en cause le système communiste dans son ensemble, a lieu un braquage en règle effectué par les agents de la police politique, dont la préparation minutieuse (et quelque peu comique) est bien documentée, avec soustraction de manuscrits et documents à son bureau, au siège de la maison d'éditions Cartea Românească, dont il était directeur depuis tout juste un an...

Internement, surveillance, confiscation : un trinôme vectoriel indispensable aux régimes totalitaires. Culminant avec le quatrième terme : l'assassinat. Ainsi, cette escalade de la répression à l'encontre de l'écrivain rythme les grands moments de sa carrière, marquant ses œuvres les plus importantes et les plus critiques vis-à-vis du régime : 1952 – *Le déploiement*, 1966 – *Les Moromete II*, 1971 – *L'intrus*, pour finir avec 1980, l'année du *Plus aimé des terriens*, l'année du meurtre.

Maintenant, le comble de l'horreur est quand on tombe, dans les documents exhumés, sur des notes d'instructions datées des deux-trois premiers jours après l'assassinat, visant expressément comme objectif « le positionnement intégral des films de l'enquête sur le terrain », pour « l'interprétation objective, en rapport avec les conclusions médico-légales, des circonstances du décès ». Vu le contenu du rapport médico-légal, tel que décrit auparavant, on est en droit de penser qu'il s'agit de recommander l'ajustement le plus plausible (« objectif ») entre le scénario des déclarations, en train de constitution (« les circonstances »), et les films réalisés sur le terrain (« les conclusions médico-légales ») : cela peut vouloir dire aussi que non seulement la découverte du cadavre, mais aussi le calvaire et la mise à mort de l'écrivain ont peut-être été filmés... En tout cas, cela suggère fortement que tout le dossier est construit artificiellement de manière à imposer une certaine vision des choses – par exemple, « interpréter » comme des lividités certaines traces pouvant indiquer des coups, des lésions ou une hémorragie interne – quitte à conserver des pièces secrètes (éventuellement détruites

ultérieurement : aucun film, finalement, n'a pu être récupéré à ce jour). Ces notes nous semblent prouver également la tentative occulte mais directe d'influencer les médecins légistes (quant aux « témoins », c'était déjà bien évident).

Revenons à l'idée plus générale du mobile. Dans les dossiers de « mise sous surveillance » de l'écrivain, tenus secrets, le long de plusieurs décennies de sa carrière littéraire, on invoque – la rhétorique idéologique et politique l'exigeait ! – un « motif » : « *attitude hostile et liaisons suspectes* » (la formule apparaît dès le rapport de 1952). Une manière, pour le régime communiste, de vouloir tout dire tout en ne disant rien.

En fait, quelle était la cause et donc, la cible de la surveillance, de la répression, et finalement, de la suppression physique de l'écrivain ? La conscience libre, non contaminée, représentée par un combattant de la plume : celle qu'abhorre, par un instinct obscur et inconscient, l'idiotie enragée de l'hydre tentaculaire totalitaire. La conscience libre et surtout, son caractère irréductible, alliant la liberté et la pureté avec l'intransigeance.

Le contrôle et la suppression de la conscience libre, voilà la cause efficiente et la cause finale communes aux crimes d'État que nous avons évoqués. Car l'État, même non totalitaire, mais à plus forte raison celui qui s'institue comme totalitaire, est le principal vecteur de la corruption et de la destruction de la liberté et de la pureté des consciences. De ce point de vue, la métaphore léniniste de l'estomac de fer communiste, dont la digestion non seulement détruit mais peut, en plus grande mesure encore, altérer et corrompre, gagne tout son sens atroce. Rappelons encore l'adage de Culiانو : « *il n'y a pas de pouvoir bon* ». Sans doute, l'historien des religions disciple de Mircea Eliade, tué le 21 mai 1991 dans l'enceinte même de l'Université de Chicago où il enseignait, distinguait entre « l'État magicien » et « l'État policier »<sup>12</sup> : mais si leur opposition est certaine sur le plan des méthodes utilisées, l'est-elle aussi au niveau des buts poursuivis ?

Si les manuscrits de Preda ont été confisqués en même temps que sa personne était détruite, c'est encore un indice de la haine viscérale des pouvoirs pour la parole, dictant une volonté brute de tout faire taire, l'homme et son verbe, dans chaque trace de papier. Mais il s'agit après tout de régimes moribonds en putréfaction, paniquant devant tout mot de vérité qui pulvérise leurs échafaudages de nuit et de brume.

### **Post-scriptum macabre**

J'ai évoqué souvent la vue du visage de Marin Preda, mort.

---

<sup>12</sup> I. P. Couliانو, *Éros et magie à la Renaissance. 1484* (éd. Flammarion, Paris, 1984, deuxième partie : ch. IV – Éros et magie, pp. 147-150).

## TROIS CRIMES D'ÉTAT : MARIN PEDA

Je regrette que l'édition de 2017 du livre de Mariana Sipoș, *Dosarul Marin Preda / Le dossier M.P.*, ne contienne pas la photographie de Marin Preda tel qu'on l'a retrouvé mort, le 16 mai 1980, dans sa chambre au palais de Mogoșoaia, photographie qu'elle avait trouvée dans les archives de la police (et qui était reproduite dans l'édition princeps du livre, publiée en 1999).

Ci-dessous, je la reproduis d'après l'article "[Moartea a fost violentă!](#)" / « La mort a été violente ! » de Petru Luca, publié en ligne le 19 mai 2017.



Marin Preda tel qu'on l'a retrouvé mort, le 16 mai 1980, dans sa chambre au palais de Mogoșoaia, photographie trouvée dans les archives de la police par Mme Mariana Sipoș.

Nous regardons, en nous oubliant nous-mêmes, le visage déformé, ensanglanté, défiguré de l'écrivain ; et nous nous demandons : où est Marin Preda, celui qui surgit comme par miracle, en pleine nuit, dans la salle à manger du palais de Mogoșoaia, en descendant les marches tout seul – alors qu'il était dit être arrivé « en état avancé d'ébriété », au point d'être porté dans sa chambre, deux-trois heures auparavant... tout en étant néanmoins capable ensuite de demander à manger, et de se laver la face du sang issu d'une petite verrue égratignée par suite, éventuellement, d'une chute sur les franges d'un tapis !...

Et nous retournons encore à ce visage d'au-delà de l'humain et justement par cela même, ayant une humanité infiniment approfondie, transcendant

toujours notre capacité à la percevoir. Et je souris jaune et je sens que sur mon visage pétrifié les larmes ne coulent pas, mais cuisent tels des abcès.

### **Liberté et pouvoir ou le péché contre l'esprit**

Il y a lieu de se demander, dans une tentative de généralisation, quoi exactement, dans l'être de l'écrivain, provoque l'hostilité du pouvoir – même dans des régimes non totalitaires, voir non considérés comme particulièrement autoritaires – au point d'arriver à recourir à la solution extrême de l'assassinat.

Une solution de facilité chercherait du côté de l'attitude de l'écrivain, en mettant tout sur le compte du caractère « provocateur » de ses écrits, de ses opinions, voire aussi de sa personnalité, de ses comportements, de sa « présence » littéraire et publique. Mais alors, cela veut-il dire que la seule manière qu'une forme de pouvoir, quelle qu'elle soit, puisse adopter pour solutionner ses relations avec ceux qui la contestent, soit l'assassinat ? En quel monde nous vivons, s'il en est ainsi ?

Au-delà de ces échos de surface, il y a une contradiction profonde et structurelle entre les phénomènes du pouvoir, surtout dans la forme brute, totalitaire de celui-ci, et le poète – dans le sens le plus étendu, incluant non seulement l'écrivain en général mais aussi le peintre, le compositeur, l'architecte, en fait, toute catégorie d'artiste créateur, vecteur véritable de l'humain. Le poète, mais aussi son frère dans la mort, le journaliste. Cette contradiction dépasse de loin le jeu des opinions, des comportements, des attitudes – alors même que, tout en restant dans ce seul cadre, l'opinion du poète, de l'artiste sera toujours au-delà, éternellement transcendante à toute velléité et cadre politique imaginable, dans un espace intangible aux joueurs simiesques qui se bagarrent pour une banane de plus, au prix de toute abjection. Pour le poète, ces bassesses et ces exactions sont une blessure, non une blessure morale, telle que peut éventuellement, parfois, endurer le philosophe, mais une qui est souffrance et source de colère, et qui alimente ainsi son verbe et transforme son regard en laser cosmique.

Car cette contradiction non seulement reflète, mais est partie prenante de celle, fondamentale, entre *l'esprit* et *le monde*. C'est là que se révèle la vocation déstructurante du poète, celle de rechercher, au travers des événements de la forme et de l'informe, le verbe, le noyau méconnu de l'originnaire pour lequel l'esprit lui-même n'est qu'une nitescence épidermique, une coque d'éternité : le néant mystique, ruisselant d'infini cognitif.

La présence de chaque génie dans le monde, de tout porteur de l'esprit, tend à réveiller une vérité profonde de l'homme, avec laquelle les formes étatiques n'ont rien à voir, au contraire. Plus encore. Le génie pneumatophore, porteur de la loi de l'esprit et expression directe de la liberté comme forme inaltérée de l'authentiquement humain, éveille une opposition acharnée de la part de l'État en tant que dogme idéologique visant la stabilité des intérêts d'un groupe de bénéficiaires, la concentration du pouvoir, la rigidité d'un rapport de forces qui institue et

maintient à tout prix un *au-dessus* oppressif, refusant tout *au-delà*, brisant l'aspiration aux droits essentiels de l'individu, organisant l'aliénation généralisée, rejetant toute transcendance sous couvert, par exemple, de laïcité ; car il y a une dimension transcendante des droits humains dont on ne parle jamais, alors que sa configuration cognitive et son intégration axiologique constituent la vocation existentielle de l'homme.

Bien entendu, « l'État magicien » – pour reprendre la distinction conceptuelle de Cuianu – a plutôt tendance à tenter les volontés vers l'aliénation, en les conduisant, par les vecteurs de l'inconscient (ambition, vanité, luxure, les « sept péchés capitaux » constituent une liste bien appropriée), au vide qu'abrite dans son labyrinthe égotique tout individu en carence de quête de soi. Au contraire, « l'État policier », avec sa croyance acharnée et en quelque sorte naïve dans les vertus de la force brute, la plus féroce, la plus efficace, s'évertue non seulement de réduire une personnalité déjà déficiente à sa vacuité, mais d'écraser l'ensemble de la personne, dominant son labyrinthe intérieur par la terreur, le surpassant tel un monstre défigurant et amorphe qui règne sur les ruines du moi dévasté, minotaure étouffant les êtres égarés dans son labyrinthe.

L'échec des totalitarismes est d'ailleurs étroitement lié à cette méthode aussi sauvage que finalement contre-productive, puisque paradoxalement, plus d'une fois, sinon souvent, elle fait de la connaissance de soi et de l'individuation bestialement combattues, non la cible d'une recherche mais tout simplement le recours ultime de l'individu désespéré. Le résultat final consiste alors, à l'encontre de celui escompté par le pouvoir, dans la génération d'une population délivrée par désespoir, qui fracture, par la révolution, le régime qui l'a engendrée.

Car le péché irrémissible, le péché contre l'esprit, est en fait le péché dirigé à l'encontre de l'humain. Voilà pourquoi la colère des populations exaspérées, se déversant comme des torrents de lave de l'indignation populaire, est sacrée et aucun régime, aucun gouvernement n'a, sous aucun prétexte, le droit de diriger contre elle la violence directe des mitraillettes ou, plus terrible encore, celle indirecte de quelque « pandémie » concoctée en laboratoire.

Au fond, pour l'étatisme, sans même faire appel à sa forme extrême, le totalitarisme, l'humain se réduit à un appendice du politique, terrain de toutes les manipulations qui induit dans ses opérateurs démonisés, du moins chez les plus naïfs, le sentiment d'une divinisation par le pouvoir ; et chez d'autres, le peu qui font le saut du simple totalitarisme au militarisme sous-jacent, le sentiment autrement plus grisant et en même temps plus décevant d'une domination vide, d'une futilité du jeu, d'une vacuité qu'aucun privilège, avantage ou abus ne pourra plus jamais remplir. Car le pouvoir extrême est un exercice sans véritables bénéficiaires, où la personne est substituée – et révélée – par son propre *personne*.

## TROIS CRIMES D'ÉTAT : MARIN PEDA

\*\*\*

Chaque assassinat d'écrivain parmi ceux que nous avons analysés (Mihai Eminescu, Nicolae Labiş, Marin Preda, et *last but not least*, Ioan Petru Culianu) – quel que soit le régime, monarchique, ouvertement totalitaire (« la dictature du prolétariat »), ou post-communiste (Iliescu) – a répondu à un moment de crise ou d'anxiété, sinon carrément de panique, du régime respectif. Crise inévitable dont la conclusion, variablement reportée, n'a d'aucune manière pu être évitée par le crime commis.

Autrement dit, les crimes d'État, quelle qu'en soit la cible, se caractérisent non seulement par leur absolue abjection, mais aussi et surtout par leur complète inutilité. Peut-être, en tout premier lieu, parce qu'aveuglés par leur illusoire « pouvoir » immédiat, expression de leur aliénation structurelle, les régimes, toutes couleurs et formes confondues, sont incapables de saisir la valeur de signal du message envoyé par un écrivain authentique, et à plus forte raison par un génie, en s'imaginant bêtement, dans leur primitivisme psycho-mental, qu'en supprimant la personne ils écartent simultanément aussi la cause de la menace qui les mine et dont l'œuvre de l'écrivain témoigne avant tout. La « leçon » vient tôt ou tard – ainsi, l'abdication obligée du roi Charles I en 1916, devant l'enjeu de l'unification du pays par l'entrée en guerre de la Roumanie du côté de l'Entente (unification rêvée par Eminescu qui allait se réaliser le 1<sup>er</sup> décembre 1918), ou la chute du régime communiste en décembre 1989, déjà prédite par certains poèmes de Nicolae Labiş, tel *Diavolul şchiop / Le diable boiteux*, ainsi que, bien entendu, par les romans de Marin Preda, en particulier *L'Intrus* et *Le plus aimé des terriens*. Mais tout comme la « leçon » de la chute n'est jamais anticipée, elle n'est jamais non plus comprise, acceptée, assimilée après coup, au point de faire changer de réflexe.

Si l'assassinat du poète Nicolae Labiş coïncide, comme on l'a vu (v. la référence à la note 6 plus haut), aux premiers frissons prémonitoires de la fin du communisme – le « rapport secret » de Khrouchtchev et, surtout, la révolution hongroise de 1956 – la mise à mort de Marin Preda tombe sur un autre moment de crise du système, ou mieux dit, sur une étape bien plus avancée et aggravée de la crise du communisme. Il s'agit de la signature, dès 1975, par les régimes des pays du bloc de l'Est, avec l'imprudence et l'impertinence propres aux escrocs, qui pensent pouvoir tout se permettre sans conséquences, de la Déclaration des droits de l'homme et de tous les protocoles afférents de la Conférence internationale de Helsinki. Celle-ci, comme celles qui lui ont suivi dans le cadre du même processus (Belgrad, Madrid...), ont scellé le sort des dictatures communistes en Europe de l'Est, dont celle de Nicolae Ceauşescu en Roumanie. Juste en prévision de la Conférence de Belgrade en 1977, Paul Goma lançait l'Appel au respect des droits de l'homme en Roumanie, signé par quelque 200 personnes, en s'associant ainsi à la charte des 77 intellectuels tchèques lancée la même année. Appel que

l'auteur de ces pages a lui-même signé, le 4 mars, jour du grand tremblement de terre (Paul Goma allait dire *Le tremblement des hommes*, intitulant ainsi son livre de mémoires à ce sujet).

L'assassinat de Marin Preda la nuit du 15/16 mai 1980 s'inscrit indubitablement dans le sillage de la répression qui a suivi l'Appel pour les droits de l'homme. La publication par le grand écrivain du roman *Le plus aimé des terriens* représentait sans doute, pour le régime, une poursuite, de l'intérieur, d'un mouvement politique et sociétal qui s'était, pour la plupart, expatrié ou éteint par renonciation. (Je rappelle qu'à part moi-même, qui n'ai pas voulu faire acte de retrait de signature, les seuls écrivains qui avaient adhéré – Paul Goma en tout premier lieu, bien entendu, Ion Negoïtescu, Ion Vianu – avait ou bien émigré ou retiré officiellement leur signature ; quant à la plupart des signataires ils avaient obtenu le passeport de départ définitif, ce qui était manifestement le but recherché). Pourtant, ce mouvement a compté, le régime a senti le danger et s'est mis sur ces gardes, décidé à réprimer toute velléité de contestation.

C'est justement cette obscure panique de fin de règne qui a durci la réaction du régime, notamment envers les écrivains. Marin Preda une fois donné en exemple, d'autres ont subi des pressions mortifères (Ion Caraion avant tout, comme on l'a déjà vu, mais aussi Virgil Mazilescu, impliqué d'ailleurs dans le « dossier Preda »).

Comment expliquer, pour aller encore plus loin, l'assassinat, après la révolution du 22 décembre 1989, de Ioan Petru Culianu, exemple cette fois d'une opposition depuis l'exil et encore, un exil étatsunien – et alors que le régime roumain avait apparemment perdu son enseigne communiste ? Justement, il s'agissait uniquement de l'enseigne totalitaire, le contenu totalitaire du « nouveau régime » était toujours là, et la forme extérieure une fois brisée, il pouvait se manifester d'autant plus librement, sous couvert de... démocratie.

Ainsi, très vite après le renversement de Ceașescu, on a pu voir à l'œuvre les exactions du régime de Ion Iliescu, qui a réprimé dans le sang les manifestations pacifiques anticomunistes de la population de Bucarest (Place de l'Université), et ameuté des troupes de soi-disant « mineurs » pour semer la terreur dans la Capitale, matraquer et tuer des opposants, dévaster les sièges des partis d'opposition, des associations et des journaux indépendants. Or Culianu a démasqué ces agissements tout le long d'une série d'articles parus dans l'hebdomadaire *Lumea liberă românească* / *Le monde libre roumain* de New York, en traitant le « service de renseignement roumain » Securitate/SRI de... « la plus imbécile “intelligence”<sup>13</sup> du monde » et en renvoyant dos à dos l'ancien

---

<sup>13</sup> Il faut, évidemment, entendre par ce terme “service secret”, comme qui dirait “intelligence service”!

## TROIS CRIMES D'ÉTAT : MARIN PREDÀ

tyran Nicolae Ceausescu et son exécuteur<sup>14</sup>, Ion Iliescu, comme comparses d'un crime totalitaire qui se continuait malgré l'apparent changement de régime (voir son pamphlet *Le dialogue des morts I*). Le régime répressif culmine, symboliquement et tragiquement, avec son assassinat à distance, sur le sol américain, dans l'enceinte même de l'Université de Chicago, où il enseignait, le 21 mai 1991<sup>15</sup>.

Pour mieux comprendre la vocation, dans le monde qui le nie, du poète – de l'artiste en général – comme affirmation en soi et pour soi de l'esprit, il me semble utile de citer un fragment de l'« Autoargument » de Leonid Dimov (1926-1987) à son volume *Spectacol / Spectacle* (1979).

*« Dans ce sens, d'une exigence absolue du poète face au monde, on peut dire qu'il se trouve incessamment "in articulo mortis". Toujours prêt à donner sa vie pour la poésie, il ne dépasse qu'au prix de dangers mortels la zone où l'éthique se confond avec l'esthétique. Et lorsqu'il est arraché de force à cette zone, quand l'injustice altère la poésie, il périt virtuellement à l'instant même où l'iniquité devient foncière, à savoir qu'elle ne peut plus être réparée. Nous nous trouvons devant une fragilité, une limitation. Mais une fragilité dans l'inflexibilité, une limitation dans l'illimitation. »*

En effet, le poète en tant que pneumatophore se trouve dans une agonie permanente. D'une part, parce qu'en lui la vie et la mort s'opposent tels des seuils concurrents, des plaques tectoniques abyssales dont le contact engendre le tremblement qu'est la poésie. D'autre part, parce que cette concurrence des seuils opposés est aussi celle entre être et néant – le néant mystique, non la triviale néantise des nihilistes de bas niveau. Une agonie métaphysique donc, où se confrontent l'esprit et la *natura naturans* (les Indiens l'appellent *prakṛti*, voire, en remontant à l'origine, *mūla-prakṛti*, la nature racinaire, source du principe productif abyssal, inconscient et mimétique, en l'opposant à l'homme-esprit, *puruṣa*).

La condition agonique du poète implique son indissociabilité du risque le plus aigu, la nécessité structurelle d'affronter en permanence le danger

---

<sup>14</sup> On dirait, dans le double sens de bourreau et d'exécuteur testamentaire!

<sup>15</sup> Voir l'étude que j'ai rédigée à ce sujet dans les *Cahiers "Psychanodia" I*, 2011, pp. 9-130, désormais en ligne sur le site [adshishma.net](http://adshishma.net): "[Les sept transgressions de Ioan Petru Culianu](#). Fractals, destin et herméneutique religieuse". Le professeur new-yorkais Ted Anton avait mené une enquête journalistique très poussée concernant l'assassinat de I. P. Couliano (*Eros, magic and the murder of Professor Culianu*, livre précédé de la communication "The murder of professor Culianu" donnée au Colloque international "Psychanodia" que j'ai organisé avec mon épouse Dana Shishmanian en septembre 1993 à l'INALCO, colloque dont nous avons publié les actes sous le titre [Ascension et hypostases initiatiques de l'âme](#). *Mystique et eschatologie à travers les traditions religieuses*, 2006, désormais en ligne).

létal, et au-delà – sauvé comme Prométhée uniquement en vue d'une souffrance éternellement renouvelée – d'expérimenter l'évanescence sans retour du néant, dont néanmoins, mystérieusement, le poète revient, par le verbe qui le réincarne : ainsi, il meurt pour une vie vertigineuse articulée en syllabes.

En fait, le poète pneumatophore ne dépasse pas cette « zone où l'éthique se confond avec l'esthétique », au contraire, il s'y installe, s'enfoncé dans sa profondeur comme au seul endroit où l'expérience empirique de l'absolu puisse être atteinte, l'esthétique donnant la mesure et la forme de l'éthique par lequel le nouménal nous devient accessible. À nous, les êtres libres !

Nous nous retrouvons ici confrontés à un processus enstatique, symétriquement opposé à celui par lequel la nature s'évertue, avec une sorte de mimétisme désespéré, à mesurer la valeur de l'esprit. Car seulement dans l'orage de cette confrontation naît le génie. Et seulement en prenant le risque radical de l'hybris – cette forme actancielle de la catharsis, par laquelle il s'oppose au divin aliéné et extérieur pour l'accomplir en soi-même, par l'héroïsme archangélique, car porteur de messages primordiaux – le poète peut dépasser, par cette transgression infinie, ses limites, en déployant invincible son vol parapératologique.

Seulement alors et uniquement alors, lui, l'identitaire d'or du territoire transcendant, le mortel immortel, crie, tout en étant, son néant, en pulvérisant l'identité institutionnelle abstraite qui fait de chaque humain un enfer étranger à soi et aux autres.

Et seulement ainsi et uniquement ainsi le génie s'avère flèche de l'esprit, manifestant sa transcendance comme énergie sagittale – et montant vers une nitescence incommensurable à la vastitude vaine, qu'il quitte, justement en s'élançant, bu par un élan qui est en même temps refus, pour éclairer non seulement son propre chemin mais aussi l'absurde laissé éternellement en arrière...